Bulletin météorologique.

Washington, 24 février—Indications pour la Louisiane et le Mississipi. — Temps généralement beau; vent du sud.

LES NOUVELLES.

L'horizon s'est singulièrement assombri, depuis vingt-quatre heures. De gros nuages roulent sur nos têtes, portant la foudre et annonçant la tempête. Une flotte de quinze navires américains est presqu'aux portes de la Havane. L'Espagne, de son côté, envoie une flotille nouvelle à Cuba. Le président McKinley prononçait hier des paroles qui n'étaient guères rassurantes—il ne croit pas à la guerre; mais il s'y prépare très activement et il demande pour cela l'aide immédiate et généreuse du congrès. Tout cela sent la poudre d'une lieue loin.

La raison de tout ce mouvement, c'est le désastre du Maine, dont on n'a pas encore éclairci le mystère.

Nous croyons fermement que, des deux côtés, on est allé trop vite et trop loin. Attendons au moins les résultats de l'enquête, avant de nous menacer les uns les autres et de souffler l'esprit de vengeance dans les âmes.

A en croire un journal très en vue de New York, il n'y aurait plus, pour les Etats-Unis, qu'à se ruer sur Cuba et à la saisir. La *Tribune* va un peu vite en besogne. Nous espérons qu'elle mettra bientôt un peu d'eau dans son vin et modèrera ses belliqueux transports.

LE MAJOR QUINN.

Nous apprenons que le major Quinn est parti pour aller inspecter les forts Jackson, St-Philippe et autres.

Les défenses du Golfe.

Nous ne croyons pas à la guerre avec l'Espagne; on en parle beaucoup trop. La guerre est une de ces calamités qui, comme la fièvre jaune, par exemple, ne surviennent que quand et par où l'on y pense le moins, et c'est tout le contraire qui nous arrive.

Cependant, puisque tous les esprits sont hantés par des visions de guerre, disons en quelques mots. On suppose, avec raison, qu'en cas de conflit armé avec l'Espagne, celle-ci se ruerait tout d'abord, sur les Etats du golfe et sur le Mississipi. Rien de plus naturel.

Les défenses du fleuve n'existent réellement pas. Les forts St Philippe et Jackson ne sont que deux plaisanteries; ils sont incapables d'arrêter une flotte composée de cuirassés sérieusement armés, comme en possèdent actuellement toutes les nations les plus civilisées, en supposant que la meilleure armure d'un navire constitue, de nos jours, le dernier mot de la civilisation.

Il faut bien le dire, nos côtes du sud et, spécialement, l'entrée du Mississipi, sont absolument à la merci de la première flotte venue. Il y a tant à faire pour les défendre, qu'il y faut renoncer; à moins qu'on n'ait recours à une mesure suprême de salut: ramasser à tout hasard tous les bâteaux que l'on trouvera sous la main, et les faire couler à fond, à l'embouchure de tous nos cours d'eau.

Resterait ce que l'on appelle le Mississipi Sound, avec le lac Borgne, qui est très vulnérable; et personne n'ignore que quiconque est maitre du Détour des Anglais est maitre de tout le cours du Mississipi, jusqu'à Cairo. Heureusement, la descente à terre n'est pas aisée, de ce côté, à cause du peu de profondeur des eaux.

Ce sont là, du reste, des éventualités auxquels il ne faut pas s'attendre, pour le moment. N'importe. Il est bon d'y songer. L'accident qui nous arrive et qui n'était que trop prévu, est une cruelle leçon dont nous espérons bien que nos législateurs, à trop courte vue, sauront profiter.

Une spirituelle étude sur Zola.

Solness donne au «Matin» une spirituelle étude sur Zola:

«Est-ce l'esprit polémiste qui l'a animé? Zola fut sans doute un combatif, mais intermittent et pas opiniâtre. Il a publié à ses débuts, un volume intitulé «Mes Haines»; il a écrit dans le «Figaro» quelques articles assez vifs; mais, pendant la guerre, il demandait à s'embusquer derrière un carton vert, dans une sous-préfecture du Sud-Ouest; durant le terrible tremblement de terre de la Commune, il se terra, s'évanouit, et, s'il eut le désir de l'écharpe de député, comme il éprouvait l'appétence de la croix, et l'habit à palmes vertes, il ne fit rien pour briguer le mandat législatif, qu'il eût voulu, comme d'autres affamés les alouettes rôties, voir pour lui tomber du ciel.

«L'unique mobile de son ingérence dans le complot Dreyfus est le besoin de faire parler de soi, l'irrésistible envie d'accaparer l'opinion. C'est un terrible tireur à lui de l'attention publique, un homme de lettres qui a surtout l'âme d'un acteur, pour qui l'applaudissement, le bruit, la rumeur de la foule, voire ses grognements, ses lazzi et ses pommes cuites sont le condiment de l'existence, l'adjuvant nécessaire, le stimulant impérieux sans cesse sollicité. Il y a les morphinés de la gloire.

«Toute la vie de Zola n'est qu'une course à cette gloriole, qui, pour lui, porte le masque du bonheur. On sait avec quelle persévérance, avec quelle âpreté il a fait sa tâche et gravi un à un, d'un pas pesant et sur, les échelons de la fortune. Né à Paris (rue Saint-Joseph, numéro 10) le 2 avril 1840, d'un père italien et d'une mère française, Emilie Aubert, il a fait d'assez bonnes études à Aix, puis au collège Saint-Louis, à Paris. Ayant échoué au baccalauréat, il entra, comme commis, à cent francs par mois, dans la maison Hachette, après avoir été quelque temps employé de docks.

«Il publie ses premiers ouvrages....

«En même temps que la renommée et la fortune, une fièvre ambitieuse s'emparait de lui. Il écrivait, venant d'être décoré (14 juillet 1888): «....Cette acceptation (de la croix) va plus loin: elle a vu toutes les récompenses, jusqu'à l'Académie.... Je crois cela bon et le résultat logique du premier pas que je viens de faire....»

«Il écrivait, le 4 février 1893, à M. Magnard, rédacteur en chef du «Figaro»: «Je n'entends barrer la route de personne. Rassurez-vous donc sur le sort de Bourget que j'aime beaucoup.... Du moment qu'il y a une «Académie en France», je dois en être....»

Il y a aussi en France une cour d'assises: il a voulu en être. Voilà l'explication de sa présence sur les bancs criminels.

Il était, d'ailleurs, assez logique, voulant combattre dans un tournoi singulier où se trouvent confondus les antagonistes les plus divers, qu'il prit lance contre Rochefort et contre Drumont. Pourtant il leur reprochait l'acceptation de renseignements sans contrôle. Voilà qui pourrait, dans le cas présent, s'appliquer à lui. Quand il a pris la place de Scheurer-Kestner à la présidence du conseil de réhabilitation de Dreyfus, a-t-il contrôlé les renseignements d'innocence qu'il nous a servis?

«Rochefort et Drumont me huent, disait-il. Ah! qu'ils me font plaisir! J'aime toujours avoir derrière mon char, si toutefois j'ai un char, quelque insulteur, et j'ai vaguement peur du jour où l'on ne huera plus autour de moi....»

Que Zola se rassure! Ce n'est pas demain que ce jour-là luira.

L'artillerie allemande.

Nous lisons dans la "Gazette de France":

Nous avons eu, trop souvent, l'occasion de signaler les efforts de l'Allemagne pour arriver, la première, à posséder une artillerie de campagne à tir rapide, et les très considérables résultats réalisés déjà par elle dans ce sens.

Le nouveau canon adopté par elle, et dénommé modèle 1896, est en acier nickelé, du calibre de 79 mm., d'une longueur de 2 m. 15.

Il pèse 410 kilos, sans affût, soit 30 kilos de moins que le canon du précédent modèle. Il lancera exclusivement des obus à mitraille et ne sera pas confectionné pour lancer les obus à mélinite.

Par suite, il y aura deux types d'artillerie de campagne. A côté de ce nouveau canon, les Allemands se donneront des *mortiers de campagne* propres au tir des obus chargés de matière brisante.

On sait que le nouveau système repose essentiellement sur l'affût, qui est agencé de façon à supprimer le recul, à conserver le pointage d'un coup à l'autre, et, par suite, à réaliser la vitesse du tir.

Pour obtenir ces divers résultats, les Allemands ont, paraît-il, choisi des ressorts Belleville et des plaques de frottement; de plus, l'affût est muni d'une *bêche* de crosse qui s'enfonce dans le sol.

Suivant un journal russe, ainsi agencée, la nouvelle pièce allemande peut tirer dix coups à la minute.

Vers le milieu de 1897 ce nouveau canon a été distribué au 1er régiment d'artillerie de la garde prussienne, au 6e régiment d'artillerie prussien et à toute artillerie bavaroise.

Avant la fin de cette même année toute l'artillerie de la garde et toute celle des trois corps d'armée voisin du Rhin l'ont reçue à leur tour.

La fabrication est tellement avancée que, cette année, affirme-t-on l'armée allemande tout entière pourra se servir du nouvel engin dans ses polygones.

Chez les Français aussi, un nouveau canon est à l'étude; mais ils sont loin d'être aussi avancés.

Il est malheureusement manifeste qu'ils sont distancés de beaucoup.

C'est là pour la France une circonstance infiniment fâcheuse. Elle la met dans une position très grave. Sans doute, une guerre imminente n'est pas probable; cependant elle peut être déchainée à l'improviste. Avec un pompier comme Guillaume II l'Europe n'est jamais sûre de ne pas se réveiller en feu.

Si cette éventualité se produisait, l'artillerie à tir rapide, déjà réalisée par eux, constituerait pour les Allemands un immense avantage, leur procurerait la même supériorité sur la France qu'en 1870.

Etre en retard d'une arme, d'une année, avec une puissance comme l'Allemagne, c'est s'exposer à lui livrer des siècles.

Les Cancers, les tumeurs cancéreuses, sont guéris par les vertus purifiantes de la Salsepareille d'Ayer.

UNE BELLE COLLECTION —DE— PEINTURES.

On vient de vendre à New-York la collection de peintures ayant appartenu à feu William-H. Stewart. Ce richissime marchand de nouveautés était un amateur d'une espèce assez particulière. La peinture n'était pour lui qu'un moyen de réclame. Jamais il n'avait plus de joie que lorsqu'il avait payé un Fortuny le double de sa valeur ou s'était offert un Meissonier hors de prix. Il publiait alors dans les journaux cet acte de munificence, exposait entre le comptoir de la ganterie et celui du calicot l'œuvre si royalement payée et les badauds affluaient en si grand nombre dans ses magasins qu'en quelques jours ils avaient largement remboursé l'ingénieux commerçant. Il était écrit que, même après sa mort, cet avisé M. Stewart ferait encore à sa maison de commerce une merveilleuse publicité. Son cadavre, enlevé par des malfaiteurs qui ne voulaient le rendre à sa veuve que moyennant rançon, fut longuement recherché par la police et retrouvé enfin au prix de maille efforts; cette macabre aventure défraya, pendant un mois, toute la presse de New-York.

La vente Stewart avait attiré à Chickering-Hall tous les amateurs milliardaires d'Amérique, on s'y montrait MM. Gould, Huntington, Payne, Whitney, Clark, etc. Les 128 tableaux, pour la plupart de l'école française, ont atteint ensemble la somme de 2,006,675 fr.: les bronzes et les meubles, assez peu nombreux, ont produit 42,275 fr. Un tableau très connu de Leibl, «les Politiciens de village», a été acheté 75,000 fr. pour le compte d'un Parisien. C'est également un amateur français qui a acquis «la Vague et la Perle», de Baudry, au prix de 51,000 fr. Un Troyon s'est vendu 60,000 francs. Les Meissonier, très en baisse, oscillent entre 6,000 et 8,000 fr.; deux seulement atteignent 45,000 et 62,500fr. Un Madrazo, «le Départ pour le bal masqué» a fait 82,500 fr.! Signalons encore un Menzel, «le Coup de l'étrier», 16,875 fr.: Alma-Tadéma, «Jeune Romain lisant Horace», 19,500 fr.: Boldini, «Paysage parisien», 15,000 fr.: Corot, «Ville-d'Avray», 25,000 fr.; Daubigny, «Auvers-sur Oise», 30,000 fr.: Troyon, 13,000 fr.: Gérôme, «la Porte de la mosquée», 18,500 fr.: Fortuny, «le Café des hirondelles», 15,500 fr.; «Un des rois maures», 6,500 fr.; «Cour de justice dans l'Alhambra», 65,000 fr.: Vollon, nature morte, 8,500 fr.: Bonnat, «Paysans napolitains», 16,500 fr. Mais le «clou» de la vente était le tableau célèbre de Fortuny, «le Choix du modèle». L'Est et l'Ouest, en la personne de George Gould et de M. Clark, «le roi du cuivre de Montana», se le sont chaudement disputé. La victoire est restée à l'Ouest, moyennant 210,000 fr. Il est permis de penser que c'est l'Est qui a fait la bonne affaire.

La maladie du sommeil.

Il existe, en Afrique, une maladie, à peu près limitée aux noirs aborigènes, qui est caractérisée par l'anéantissement des forces et une invincible tendance à dormir: on l'appelle la maladie du sommeil.

On avait attribué cette affection aux causes les plus variées: alimentation insuffisante ou défectueuse, indigestion de poules atteintes du choléra des poules, abus de la kola ou du hasschich, nostalgie, excès de toute nature, action des rayons solaires, infection malarienne.

Deux médecins de l'Université de Coimbre pensent avoir démontré qu'il s'agit d'une maladie microbienne. Avec des bacilles recueillis dans le sang d'un jeune nègre, mort de sommeil au bout de trois ans de maladie, ils ont fait dormir des lapins, qui en sont morts.

GLOIRE ET CHOUX.

Pour un tas de sottises
Et de tout petits vers,
Rimant avec *bêtises*,
A tort comme à travers,

Autrefois le Grand Maître
De l'Université,
Jules Ferry peut-être,
Lui-même, en vérité,

—Car j'ai là mon diplôme
Paraphé, prouvant bien
Que je ne suis point homme
A mentir pour un rien—

M'envoya comme à d'autres,
Sans que j'eusse recours
Aux saluts, patenôtres,
Prières ou discours,

La petite *rosette*,
Couleur d'*Episcopos*,
Que ma folle Musette
Trouva belle à propos.

Car Musette est frivole,
Légère et poursuivant
Le papillon qui vole,
Fleur animée au vent.

Elle aime aussi, Musette,
Les rubans gracieux
Qui sont une amusette
Pour son cœur et ses yeux.

Musette est jeune et femme,
Aimant à se parer,
Coquette un peu, madame,
Sans vouloir censurer.

Et la coquetterie,
Qui veut assurément
Qu'on plaise et qu'on sourie,
N'est pas crime vraiment.

Puis, l'homme à noble tête,
Par Oride inventé,
Est toujours une bête
Superbe en vanité.

Or, ma très chère amie,
Quand on me fit Officier de l'Académie,
Grand plaisir on me fit.

Et je rimai sur l'heure,
La tête dans les airs,
Une ode encore meilleure
Que celle de ces vers.

J'avais conquis la gloire
Et faisais apprécier
Sur les bords de la Loire
Mon ruban d'officier!

Chacun, dans mon village,
Me voyant violet
Sous mon nouveau pelage,
De ses yeux m'avalait.

Cela fut court. Et même
Je n'ai point désiré
L'honneur deux fois suprême
D'être mieux décoré.

Le *violet* peut être
Digne d'un petit nom;
Mais le *rose* du maître,
Avec la croix!.... Ou' non.

Il faut être homme illustre
Ou bien naître, je crois,
Pour avoir droit au lustre
Qui s'appelle la croix;

La croix du haut mérite
Et la croix de l'honneur,
Dont nul de nous n'hérite
Par chance ou par bonheur;

La croix de la victoire
Aux combats glorieux,
Qui vous met dans l'histoire
A rang des grands aïeux;

La croix qui porte encore
Un nom des plus brillants
L'honneur qui décore
Le cœur des plus vaillants

Et des braves. Et comme
Rimailleur imparfait
Pour ce grand honneur d'homme
Je n'ai jamais rien fait,

Je ne puis pas prétendre
Au rose précieux.
Quant au violet tendre
Est déjà pour le mieux.

Cependant je dois dire
Très franchement ici
Sans plaisanterie ou rire,
Les choses qui voici:

Jardinier émérite,
Moi, je prétends
Aux honneurs du *Mérite*
Agricole et attendus.

Cet Ordre que l'on nomme
Du Poireau me convient;
Car je suis un vieil homme
Qui jardine assez bien.

Mon jardin est superbe,
Bien cultivé, fumé,
Sans chiendent et sans herbe
Utile et renommé.

Mes choux, ce beau légume
Qu'on engraisse avec art,
Tout le lunet s'y hume
Dans une soupe au lard;

Sont de grosseur extrême;
Et l'on les voit aussi,
Qu'les aimant lui-même,
En voyant leur grosseur,

Serait venu peut-être
Plus d'une fois manger,
A ma table champêtre,
L'honneur du potager.

Pythagore le Sage,
Ennemi des échos
Trop bruyants au passage,
Eut à mes haricots

Pardonné la parole
Que les fèves, souvent,
Dans l'excès de leur rôle
Oral, lettent au vent.

Et devant mes laitues
Discrétion eût dit
"Mais ce sont des statues
Qu'il mérite, pardi!"

Non pas être Etamon rêve
D'honnête horticulteur
Nullement ne s'élève
A semblable hauteur.

Un buste à simple pose
Serait même trop haut;
Mais j'ai droit, je suppose,
A l'*Ordre du Poireau*.

J. G., JARDINIER.

ZOLA CHEZ LUI.

Un de nos confrères est allé interveiwer Zola chez lui au sujet de sa «Lettre à la jeunesse», traduite en allemand et exportée partout en Allemagne, en Autriche et en Alsace-Lorraine.

Voici la réponse qu'il a obtenue du «Maître»:

—....C'est une monstruosité et une infamie, cet emploi qu'ils font du papier commercial qui est simplement une pièce nécessaire, pareille à celles dont je pourrais leur montrer le double la-haut, pour tous les pays du monde.

Le Maître se repose un moment de l'agitation qu'il paraît éprouver; et puis il rejette le journal sur une table et insiste:

—Mais dites-leur donc qu'ils y viennent voir et je leur en montrerai autant qu'ils voudront, des autorisations comme celle-là!

Et la voix monte de nouveau, quand le Maître s'écrie avec indignation:

—Ou plutôt, non! Dites qu'ils sont des niais, des misérables, des bandits!... Qu'ils feraient haïr la France partout, dans tous les pays du monde, s'ils le pouvaient! Et que je m'en fous, entendez-vous? dites-leur que je m'en fous, et que je les emm....!

Voilà Zola vraiment chez lui.

Le gaillard a de la marchandise à revendre.

Ce n'est jamais par ce côté-là qu'il sera pris à court.

Fête du Carnaval DU CONSEIL LOCAL DES DAMES

Les messieurs dont les noms suivent sont priés de se présenter au Grand Opera House, le 25 février à 12 h. 45 P. M. pour servir de comité de réception à la fête qu'y donne le Conseil local des Dames en coopération avec l'Union Progressive de la Nouvelle-Orléans:

Hon WALTER C. FLOWER, Président,

S. C. Trufant, W. C. H. Robison, Vice-Présidents.

Comte di Brazza, Armand Caulleville, W. C. H. Robinson, T. J. Rapier, James Zacharie, Marion A. Baker, Geo. L. Snead, J. Walker Ross, T. O. Harris, Geo H. Hassinger, Peter Kiernan, Pinckney Smith, A. R. Blakely, S. A. Trufant, Albert Baldwin, jr W. S. Parkerson, N. I. Shwartz, Isidore Newman, sr W. R. Irby, W. E. Lawrence, I. L. Lyons, Guy M. Honor, R. Wogste, G. S. Kausler, Allen Mehle, W. E. Huger, Henry Hassinger, Geo. J. Lyons, Wm Maginnis, P. E. Hellwege, H. T. Cottam, P. McCockey, R. McClockey, Henry Maspero, Dave Pokorny, Geo H. Dunbar, S. G. Katz, Gus Lehman, J. L. Lehman, F. A. Fuchs, J. F. Denechaud, A. A. Maginis, Silas Frothingham, Lewis Mettesser, John Hamilton, M. Manion, H. Romanski, C. A. Hartwell, R. G. Memory, Fritz Jahnck, I. D. Moore, Jas. Vaughan, Jr. Wm. Russell, Jno. Fitzpatrick, Julian Swoop, A. W. Hyatt, J. F. Mark-ki, C. A. Farwell, Henry Greenwall, Prof. Geo Soulé, Elw Toby, Wm Grau, J. G. Clark, E. T. Cope, Ben T. Waldo, Sam Geoghegan, W. H. Dwyer, A. B. Wheeler, B. F. Eshelman, C. H. Hyam, jr Wm Mehle, Jno Mathers, jr Jas S. Richardson, Jno M. Huger, Frank B. Hayne, Chas E. Fenner, Alden McLellan, M. J. Sanders, W. P. Ross, Dr V. K. Iron, E. E. Wood, Frank T. Howard, E. H. Manion, L. A. Hymel, A. Ramos, E. McL. Cruice, H. J. Dressel, E. A. Zatarain, P. S. Augustin, M. Hackney, Chas Janvier, V. Cordisky, W. C. Dufour, Albert Paul, A. M. Hill, Augustus Elmer, H. Haller, N. A. Peach, Dr Jno Callan, W. M. Gurley, S. Locke Breaux, Hunter C. Leake, E. L. Bemiss, B. H. Helm, M. F. Dunn, C. G. Miller, H. B. Stevens, J. B. Sinnott, Paul Gelpi, Harry McEnerny, J. M. Leveque.

24 fév—24 25

THEATRES.

St-Charles.

On ne se lasse pas d'entendre M. Willard, l'excellent artiste anglais. Hier, encore, il était fort applaudi dans "The Middleman."

Ce soir, il doit nous donner "David Garrick", où il excelle. Nous lui prédisons une forte belle salle, et un beau succès.

Grand Opera House

La troupe Frawley marche toujours de succès en succès. Son interprétation du Bal de charité (Charity Ball), a soulevé, hier, les bravos de toute la salle. M. Daniel Frawley y a fait merveille. C'est véritablement une troupe excellente que celle-là: elle ferait salle comble deux ou trois semaines de plus, si elle n'était appelée ailleurs par ses engagements.

Dimanche prochain, première de "Sue".

Académie de Musique.

L'existence des pièces de théâtre se divisent en deux périodes: celle des débuts, des premières auditions. Le succès y est généralement dû à la pièce elle-même; puis la période des reprises pendant laquelle le drame connu d'avance ne se soutient plus que par le talent de ses interprètes. C'est là qu'en est actuellement le "Old Homestead" qui doit sa réussite presqu'entièrement au talent qu'y déploie Denman Thompson.

Ce soir, même pièce.

MOTS POUR RIRE

Une dame charitable est en visite chez une pauvre femme chargée de famille.

L'aîné des enfants, qui joue avec ses frères et sœurs, laisse échapper le mot de Cambronne.

Alors la mère, voyant combien la visiteuse est choquée de cet écart de langage:

—Faut l'excuser, ma bonne dame.... c'est tout ce qu'il sait d'histoire de France!

Bien qu'ayant moins de chances à la direction de l'Opéra-Comique que M. Carré, Calino avait posé, dit-on, sa candidature.

—J'ai tout un plan de réformes économiques; dis-il-il volontiers. Entre autres choses, je supprime l'orchestre, comme aux Français, et je le remplace par des rangées de fauteuils!

Galurin a mandé un jeune artiste montmartrois pour faire le portrait de sa belle-mère.

Après la présentation du modèle au peintre, on discute le genre de l'œuvre.

—Voulez-vous un «deux crayons», dit le Raphaël de la Butte, ou préférez-vous une aquarelle, une peinture à l'huile?....

—A l'huile, attendez donc! s'écrie Galurin, étant donné le caractère acide de belle-maman, il me semble qu'une peinture au vinaigre serait beaucoup plus ressemblante!

Le colonel fait faire son portrait par un artiste de talent, mais qui s'inspire visiblement de la manière de l'auteur du «Bon Bock».

L'œuvre terminée, il demande son avis au commandant, qu'il sait connaisseur en peinture.

Celui-ci, avec conviction:

—Superbe!.... On dirait du Manet!

Le colonel, heureusement, a ri le premier de ce calembour involontaire.

Au restaurant:

—Garçon, mon potage est bien long à venir....

—Dame, monsieur, c'est du potage à la tortue!

Le Rénovateur des Cheveux de Hall fournit le principe nutritif qui alimente et supporte la chevelure.

manda la modiste.

—C'est vrai.

—D'où vient cette tristesse alors?

—Je la supposais pauvre et elle appartient à une famille riche.

—Comment le savez-vous?

—Cette famille dépense des sommes considérables pour la retrouver.

—Qui vous l'a dit?

—Un vieux de Landeven.

—Kergoz, fit à son tour le duc, avec une pointe de malice.

—Vous le connaisez monsieur?

—Pas du tout. Continuez, je vous prie.

—Hier, quelques instants avant mon départ, ce brave homme m'a confié tout ce qu'il sait au sujet de cette pauvre Suzanne, son arrivé à Landeven, un soir, avec la veuve d'un bûcheron auquel on l'avait confié le récit que lui fit cette veuve qui devait bientôt perdre la mémoire et tomber dans une folie inoffensive, et enfin les démarches faites auprès de lui, à diverses reprise, par un agent, pour savoir ce que Suzanne était devenue...

—Buscaret?... fit encore M. de Lussay.

L'étonnement du lieutenant redoubla.

Comment M. de Lussay pouvait-il être au courant de ces détails que lui-même ne connaissait que de la veille?....

Il poursuivit cependant:

—Cet agent a révélé au père Kergoz que cette pauvre Suzanne était destinée à une fortune considérable.

—Est-ce un vice, demanda le vieillard.

—Non, sans doute, mais pour ce qui me concerne, je le regrette car elle pourrait supposer qu'en lui parlant de mes sentiments, j'obéisais à un calcul....

—Fi donc!

—Comme je ne suis qu'un officier sans biens, déjà contraint peut-être à une retraite qui me désole, ne possédant qu'une maison en ruine et des terres suffisantes à peine pour m'empêcher de mourir de faim, je ne saurais prétendre à la main d'une héritière pour laquelle ses parents auront des exigences et des ambitions....

—De telle sorte, dit encore M. de Lussay, que vous l'aimeriez mieux pauvre et sans famille qu'avec ces parents et cette fortune qui vous épouvantent?....

—Ma foi, c'est possible. Tout ce que je peux vous affirmer, déclara Pierre de Kerdaniel, c'est que je la désire heureuse et que je ferais bon marché de mon bonheur si à ce prix je pouvais assurer le sien.

—Vous l'aimez? demanda à son tour Caroline.

—Depuis bien des années.

—Et vous le lui avez avoué?...

—Depuis quelques jours seulement....

—Vous êtes allé plus loin.

—Comment?....

—Vous lui avez proposé de l'épouser.

—C'est-à-dire que je l'ai supplée d'accepter le nom d'un pauvre retraité, d'un malade, et de partager son existence.... C'était certainement un grand sacrifice que je lui demandais!....

—Que vous a t-elle répondu?

L'officier tira la lettre de Suzanne d'un petit portefeuille où elle était amoureusement serrée et la donna à Caroline qui la lut avec attention et la passa au duc de Lussay en lui disant:

—Tenez, lisez, et soyez fier de ma protégée comme j'en suis fière moi même.

Ce fut avec une vive émotion que le vieillard parcourut ces lignes dans lesquelles l'âme chaste et pure de Suzanne se révélait tout entière.

Pierre de Kerdaniel les observait tour à tour et ne savait que penser.

Que se passait-il?

Comment Caroline et M. de Lussay avaient-ils paru si peu surpris de l'étrange nouvelle qu'il leur apportait?

Comment connaissaient-ils déjà sur ce sujet tant de points qui auraient dû leur être étrangers. Landeven, Kergoz et jusqu'à l'histoire de cette Suzanne, qui semblait n'avoir plus de secrets pour eux?

La voix de M. de Lussay le tira de ses réflexions.

—Oui, disait le vieillard à la modiste, en lui rendant la lettre, vous avez raison, c'est un trésor.

Et s'adressant à Pierre de Kerdaniel:

—Vos scrupules vous honorent, mon lieutenant: mais il ne faudrait pas les pousser trop loin. Vous portez un nom honorable; vous avez largement fait votre devoir; vous êtes prêt à le faire encore; il n'est pas d'héritière qui ne puisse être fière de vous donner sa main. Quant à cette pauvre enfant, personne ne peut dire encore quel sera son sort... et du caractère dont je dois la supposer, j'imagine que ce serait pour elle un grand chagrin de vous voir revenir, fût-ce par un excès de délicatesse, sur la parole donnée. Au surplus, c'est une affaire entre elle et vous.... Personne n'ayant pris soin de sa jeunesse, si ce n'est votre excellente mère, il serait vraiment extraordinaire que des parents qui, pour une cause ou l'autre, se sont si peu occupés d'elle, l'empêchassent de disposer de sa personne et de son avenir. Si mon humble avis peut avoir quelque intérêt pour vous, je vous le donnerai en toute conscience. En échange, je vous serai obligé de répondre à quelques questions.

Pierre de Kerdaniel s'inclina.

—Vous connaissez ce Kergoz?

—Parfaitement, monsieur le duc.

—Depuis longtemps?

—Depuis mon enfance.

—C'est un honnête homme?

—Il n'y a que d'honnêtes gens à Landeven.

—Que fait-il?

—C'est une sorte de débitant, de petit aubergiste, avec un bureau de tabac qu'on lui a donné en qualité d'ancien marin....

—Il n'est pas riche?

—Non, certes; mais il ne tient pas à l'argent et n'en a pas besoin.

—Vieux?....

—Il n'a plus que quelques années à vivre, quelques mois peut-être. C'est ce qui l'aura engagé à me rendre à mon tour dépositaire d'un secret qu'il était seul à connaître.

—La nourrice de Suzanne était bien la veuve de Blaise Ruffin?

—C'est indiscutable, M. le duc.

—Vous en êtes sûr?

—Sans le moindre doute.

—Suzanne n'a jamais quitté ce hameau de pêcheurs?

—Jamais, excepté pour venir à Paris, il y a quelque mois....

—Et auparavant?....

—Elle a dû aller une fois, je crois, à Sainte-Anne-d'Auray, en compagnie de ma mère.

—Donc il ne peut y avoir eu aucune substitution!

—C'est impossible, monsieur le duc.

—D'après ce que je sais d'elle et la lettre que je viens de lire, elle paraît cependant avoir reçu une certaine éducation.

—C'est ma mère qui la lui a donnée. Ma mère l'avait prise en affection. Suzanne, toute petite encore, venait à Kerdaniel presque tous les jours. Nous étions très pauvres, moins qu'elle cependant et moins que les pêcheurs et les paysans qui nous environnent. Suzanne a fait la joie de la maison, jusqu'à la mort de ma mère. Elle était adorée de tout le monde. Et comment en eût-il été autrement!

Le duc était fixé.

Caroline avait compris d'où venait le changement qu'elle remarquait les jours précédents sur le visage de sa protégée.

Il y eut un silence, pendant lequel ces trois êtres d'élite suivaient chacun leur pensée.

La porte de la salle à manger se rouvrit, et la femme de chambre revint et dit quelques mots à l'oreille de sa maîtresse.

—Madame de Bordes, dit Caroline à M. de Lussay.

Ce fut le vieillard qui alla au devant de sa petite-fille.

—Déjà! dit-il en la serrant contre lui dans un transport de tendresse paternelle.

—Vous pensez, grand'père, que je suis accourue aussitôt votre billet reçu. Mon mari était justement parti à cheval pour Aulnay où il a dû déjeuner. Ma belle-mère et moi nous sortîmes de table.... J'étais seule.... J'ai fait atteler.... Justement un train partait comme s'il eût été commandé exprès. Et vous pensez qu'arrivée à Paris je n'ai pas perdu de temps. Crac, j'ai pris un fiacre et j'ai dit au cocher: Vingt francs pour la course, mais bon train.... Et me voici.. Que se passe-t-il?

—Des choses!....

—Heureuses?

—Peut-être....

—Pas peut-être, certainement, grand'père.... Je lis sur votre figure comme dans un livre, et vous êtes joyeux parce que vous savez que vous allez donner de la joie aux autres!.... Ah! comme je vous connais!

—Eh bien! oui, des choses heureuses, très heureuses, murmura le vieillard.

—Lesquelles?

—J'ai un indice....

—Ces gens de la rue de Provence auraient trouvé quelque chose.... Alors je les calomnie..

—Non, pas eux.

—Qui donc alors? Parlez vite!

—Entre d'abord.

Et quand sa petite-fille fut en face de la modiste et de Pierre de Kerdaniel, il lui dit:

A continuer.

Mrs. Winslow's Soothing Syrup. Has been used for over FIFTY YEARS by MILLIONS of MOTHERS for their CHILDREN WHILE TEETHING, with PERFECT SUCCESS. It SOOTHES the CHILD, SOFTENS the GUMS, ALLAYS all PAIN; CURES WIND COLIC, and is the best remedy for DIARRHŒA. Sold by Druggists in every part of the world. Be sure and ask for "Mrs. Winslow's Soothing Syrup," and take no other kind. Twenty-five cents a bottle.